



CHAPITRE II

LA FONTAINE AVEC SA VISION PESSIMISTE DE L'HOMME DANS LES FABLES

La vie de La Fontaine ayant été pleine d'obstacles et d'échecs personnels, sociaux et littéraires, ces expériences négatives lui procurent une meilleure connaissance de l'être humain, à savoir qu'aucun homme n'est parfait, tant individuellement que relativement; La Fontaine n'est pas une exception dans ce cas. Son manque d'amour maternel, ses déceptions à l'école et suite à un mariage sans bonheur, ses échecs pécuniaires et dans le domaine qu'il adore: la littérature, forment peu à peu dans son esprit une vision noire de l'homme car La Fontaine tient le compte des vices et des défauts fondamentaux enracinés dans le coeur humain. Ainsi transparait dans ses Fables sa vue pessimiste non seulement dans celles entièrement consacrées aux hommes, mais aussi dans les transpositions qu'il en fait dans ses histoires d'animaux. Lorsqu'il les met en scène, c'est à l'homme qu'il fait allusion:

Ce n'est pas aux hérons
Que je parle, écoutez humains, un autre conte: ¹
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons

Hanté par la nature vicieuse de l'homme, La Fontaine va jusqu'à avoir la même opinion que Bossuet² et Hobbes:³

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.162

² Bossuet (1627-1704), c'est un théologien français. Son oeuvre réputé est "Discours sur l'histoire universelle"

³ Hobbes (1588-1679), c'est un philosophe anglais. Son oeuvre la plus connue, c'est Leviathan

"L'homme est un loup pour l'homme"¹

Dans ce chapitre, nous essayons d'analyser l'enchaînement des idées à partir de quelques vices et défauts fonciers de l'homme. Tout d'abord, nous nous concentrons sur un vice universel qui provient d'un instinct indéniable chez l'être humain; le culte du moi ou l'égoïsme. La Fontaine dénonce l'empire de ce vice, où il voit la source des passions les plus diverses, le centre de presque toutes nos actions. **L'égoïsme** se retrouve à toutes les étapes de la vie et dans toutes les conditions sociales. Il se joint souvent à la plus rude cruauté telle que l'ingratitude envers son plus grand bienfaiteur: Dieu. Mais avant d'en arriver ^à cette trahison impardonnable, cet égoïsme se manifeste sous des illustrations variées. Nous esquisserons ensuite deux parties inséparables de ce culte, c'est-à-dire son esclavage de l'illusion sous toutes ses formes ainsi que ces trois folies: la cupidité, la vanité et l'ambition. Conscient de ses vices, l'homme devient pitoyable en ce sens qu'il ne peut **corriger** son imperfection fondamentale. Les trois principaux vices de l'homme dénoncés ici sont tels un miroir qui nous fait voir avec clarté le pourquoi de la vision pessimiste de l'homme chez La Fontaine.

Comme les hommes selon La Fontaine sont des êtres sans **pitié**, leur refus de s'entr'aider en est la conséquence. Leur égoïsme rend tous les vices possibles. Le fabuliste le démontre dans "L'âne et le chien"² et propose le dépassement de soi-même.

¹ Pierre Bornecque, Fables: La Fontaine (Paris: Hatier, 1979), p.21

² René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.201

Un âne cheminait en compagnie d'un chien et de leur maître commun: un homme. Quand celui-ci s'endort, le baudet en profite pour satisfaire sa gourmandise en ignorant la prière humble et suppliante du chien, son ami mourant de faim. Sur ces entrefaites, survient à l'improviste un loup, autre bête affamée. Cet âne sans clémence lance un appel au secours mais

Le chien ne bouge et dit "Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille.
Il ne saurait tarder; détale vite et cours
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire"¹

C'est une cruelle vengeance servie sur le même plat, C'est aussi une dure leçon pour l'égoïste qui ne s'intéresse qu'à son propre bonheur car le seigneur loup étrangla enfin le baudet. Ceci se rapporte à l'homme au cœur stérile qui fait la sourde oreille aux malheurs des opprimés dans la société. Dans le monde actuel, nous sommes conscients que bien des hommes meurent de faim chaque jour. Et que faisons-nous pour eux? Nous les abandonnons à leur sort car nous ne voyons pas l'intérêt de les aider. De la même manière, dans la fable "le chat et la souris"² la souris, au début, tourne son dos au chat si elle n'en tire aucune récompense car à la vérité elle n'aime pas l'aider sans rien espérer.

Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat³

Menacé à la fois par le hibou et la belette, le petit rat décide de libérer son ennemi, le chat, des noeuds. Aussi, est-ce l'intérêt qui pousse l'homme à agir, à travailler. Le profit peut en être

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.202

² Ibid., p.208

³ Ibid.

l'élevation sociale, l'éminence et l'argent. De cette vérité amère, pourrions-nous définir l'homme comme animal d'intérêt?

L'être humain nie non seulement la noble tâche de venir en aide à ses semblables, La Fontaine ajoute en outre qu'il méprise ceux qui sont malheureux. Nous sommes contents de voir les autres souffrir moralement et corporellement devant nos yeux. Le fabuliste le montre dans "Le lièvre et la perdrix"¹

Le lièvre et la perdrix vivaient ensemble dans un champ. Quand son voisin, le lièvre, débusqué par une meute, revient mourir à son gîte; la perdrix se moque de lui ainsi:

Tu te vantais d'être si vite
Qu'as-tu fait de tes pieds²

Enfin, l'insensible perdrix subit le sort qu'elle mérite. Les trois affreux chiens de chasse la trouvent et la tuent. Le dédain détestable de ce méchant animal n'est pas différent de celui des hommes qui aiment railler les vaincus, les désespérés et les misérables. Ceci nous fait penser à Lazare, un pauvre lépreux dans le Nouveau Testament, qui subit jours après jours le mépris d'un riche. Enfin, celui-ci ne peut échapper à la même malchance que la perdrix: il est condamné aux tourments de l'enfer après sa mort tandis que le pauvre Lazare connaît la félicité dans le royaume de Dieu.

Non content de mépriser les malheureux, l'homme se comporte comme un opportuniste qui n'hésite pas à exploiter ceux qui sont moins forts que lui. C'est ce qui explique que l'humanité survive au détriment de son environnement. La Fontaine

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.127

² Ibid., p.128

s'attache à nous montrer que dans le monde entier, c'est le triomphe permanent des forts et des habiles. Les puissants imposent leurs droits sans écouter la raison des faibles. Ils considèrent égoïstement que tout leur appartient, et sont prêts à opprimer les faibles, victimes désignées. Les deux fables suivantes: "le loup et l'agneau"¹ et "les animaux malades de la peste"² illustreront ces constatations. Nous commençons par la fable qui compte parmi les plus célèbres de tout le recueil et apparaît comme l'une des plus représentatives du genre éso-pique renouvelé par la perfection de la mise en oeuvre: le loup et l'agneau.

Poussé par son avidité, le loup agresseur accuse l'agneau de lui troubler l'eau. Si désarmé qu'il soit, l'innocent agneau réfute l'une après l'autre les absurdes accusations du loup qui finalement

l'emporte et puis le mange
sans autre forme de procès³

Le fabuliste ne prend pas le parti du loup contre l'agneau; il a tout fait pour rendre le puissant haïssable, en lui opposant l'innocence et la faiblesse, et en mettant dans sa bouche les plus mauvais arguments. Nous ne discutons pas avec les loups: telle est la loi de la nature. A quoi bon crier la révolte de la conscience devant l'iniquité car "La raison du plus fort est toujours la meilleure"⁴.

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.39

² Ibid., p.157

³ Ibid., p.39

⁴ Ibid.

La justice humaine est boiteuse; sa balance penche du côté de la toute-puissance. Elle a deux poids et deux mesures. L'innocent court le risque d'être condamné, si le pouvoir, le crédit et l'intimidation sont au service de la partie adverse comme le lion dans la fable "les animaux malades de la peste". La peste est venue. Tous les animaux, même les tourterelles, sont attaqués. Le lion, roi des forêts, propose à chacun une confession publique parce qu'il faut qu'un animal se dévoue.

Car on doit souhaiter, selon toute justice
Que le plus coupable périsse¹

Sûr de l'impunité, le lion déclare cavalièrement avoir dévoré des moutons et le berger lui-même pour le seul plaisir de satisfaire sa glotonnerie. Le résultat final ne fait aucun doute: le moins fort est toujours le coupable. Le loup demande la tête de l'âne qui sert de victime expiatoire aux grands coupables:

Sa peccadille fut jugée un cas pendable
Manger l'herbe d'autrui? Quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait on le lui fit bien voir²

Ainsi, toute la fable repose sur une double antithèse. Les forfaits des puissants qui restent impunis; la peccadille d'un faible-passible de la peine de mort. Dans ce monde bas et malheureux, il n'y a jamais aucune place pour les faibles et les déçus car

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.157

² Ibid., 158

il y a deux tables mises au monde
 L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
 A la première; et les petits ¹
 Mangent leur reste à la seconde

Partant de cet égoïsme qui est le propre de l'homme, La Fontaine en dénonce un des **capotillaires**: à coup sûr, de tous les péchés humains, l'ingratitude est un des plus laids. Il n'est point d'homme dans la nature plus méprisable que l'ingrat. Tous les autres défauts sont en germe dans ce seul vice. La Fontaine montre dans les fables suivantes l'ingratitude foncière et universelle de l'homme non seulement envers ses semblables mais aussi envers la providence et envers la nature.

Dans la fable intitulée "L'ingratitude et l'injustice des hommes envers la fortune"² le mot fortune est une personnification qui désigne le destin ou un être surnaturel, Dieu, qui prédestine la vie humaine. Comme l'homme a tendance à considérer ses bienfaits comme naturels, ^{et} qu'ainsi il s'aveugle sur lui-même, il accuse évidemment son Seigneur d'être la cause de son échec car c'est l'issue la plus facile pour éviter d'en assumer la responsabilité. Ainsi un trafiquant connaît un grand succès dans ses entreprises commerciales parce que la fortune prenait soin d'amener ses marchandises à bon port. Son ami lui demandant d'où vient ce succès, cet ingrat répond sans honte:

Et d'où me viendrait-il que de mon savoir faire
 Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
 De risquer à propos et bien placer l'argent²

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 173

² Ibid., p. 174



Un peu plus tard, ruiné par son imprudence, cet homme cette fois en accuse le mauvais sort. Après avoir terminé cette histoire, La Fontaine nous invite à reconnaître que nous nous conduisons comme ce trafiquant ingrat, et même que rien n'est plus commun:

Et si de quelque échec notre faute est suivie
Nous disons injure au sort
Chose n'est ici plus commune
Le bien nous le faisons; le mal, c'est la fortune¹

A part la fortune, l'homme peut même être ingrat envers ses bienfaiteurs. "Le cerf et la vigne"² et "le villageois et le serpent"³ mettront en lumière cette ingratitude particulièrement déplaisante. La première parle d'un cerf traqué qui se réfugie dans une vigne fort haute, comme il en est sous certains climats. Hors de danger,

"il broute sa bienfaitrice: ingratitude extrême"⁴ Mais on l'entend. Les chiens le débusquent et reprennent la poursuite. Il ne revient en ce lieu même que pour s'y abattre et subir son juste châtement, la leçon donnée aux ingrats:

La meute en fait curée: il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés⁵

De même, dans "Le villageois et le serpent", nous voyons un ingrat pris à son propre piège. Le serpent veut piquer le villageois qui, l'ayant trouvé transi de froid, l'a emporté chez

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 174

² Ibid., p. 126

³ Ibid., p. 142

⁴ Ibid., p. 126

⁵ Ibid.

lui et l'a réchauffé à la flamme bienfaisante de son foyer. Mais l'ingrat ne peut échapper à sa punition. Le paysan en trouve la juste mesure:

Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire
 Tu mourras. A ces mots
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête
 Il fait trois serpents de deux coups¹

L'histoire est pleine de traits d'ingratitude. L'Évangile nous offre l'histoire des dix lépreux guéris par Notre Seigneur. L'un d'eux, le Samaritain, s'étant aperçu en route de sa guérison, retourna sur ses pas pour se jeter aux pieds de Jésus. Son visage est contre terre, en action de grâces. "Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? demande Jésus. Où sont les neuf autres?" Sur les dix **lépreux** qui furent l'objet d'un miracle, il y eut neuf ingrats.²

L'ingratitude mérite d'avoir le serpent pour emblème. Il y a en elle quelque chose de lâche comme ce reptile se glissant traîtreusement pour faire du mal à celui dont il a reçu du bien! Sur ce sujet, il est à remarquer que La Fontaine est réaliste car il ne recommande pas de rendre le bien pour le mal. Il suggère la loi ^{du} talion: "L'œil pour l'œil, la dent pour la dent"³ Au sein d'une situation où se déchaînent les mauvais instincts, il ne s'agit plus de pardonner. Au contraire, il faut annoncer le châtiement qui frappera le pervers.

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 143

² Vicomte de Broc, La Fontaine: Moraliste (Paris: Plon, 1896), p. 191

³ C'est la loi archaïque établie par le roi hébraïque qui s'appelle Hammurabi.

L'homme massacre aussi son environnement. Il est le bourreau qui massacre la nature d'où nous vient la nourriture, l'habit et le médicament. C'est une autre forme d'ingratitude tant que l'être humain s' imagine que la création a été faite pour lui seul. Dans la fable intitulée "L'homme et la couleuvre"¹, La Fontaine nous révèle un véritable acte d'accusation dressé par les animaux contre l'ingratitude humaine. L'homme est jugé plus ingrat que la couleuvre à laquelle il va donner la mort. Comme suprême vengeance, celle-ci lui dit qu'il vaut moins qu'elle et le lui fait dire successivement par la vache qui l'a nourri de son lait, par le boeuf qui se consacre à ses travaux et par l'arbre qui lui donne des fleurs, des fruits et de l'ombrage. L'homme n'a rien à répondre à de tels arguments; il exécute sa sentence en tuant celle qui a osé lui faire entendre ces dures vérités. Mais avant de tuer le pauvre serpent, il s'efforce de se donner bonne conscience. La Fontaine fait une violente satire de l'homme à la fin de la fable:

A ces mots, l'animal pervers
 C'est le serpent que je veux dire,
 Et non l'homme on pourrait aisément s'y tromper²

Le fabuliste formule un avis semblable dans "La Forêt et le bûcheron"³. Le bûcheron est à l'image des ingrats en employant sa cognée contre les arbres qui lui ont fourni le manche qu'il avait perdu:

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine; Œuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.243

² Ibid.

³ Ibid., p.306

Voilà le train du monde et de ses sectateurs ¹
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs

Imaginons comment réagirait La Fontaine s'il pouvait apprendre comme nous que "trente-six espèces de mammifères et quatre-vingt quatorze espèces d'oiseaux ont disparu, que de nombreux mammifères et cétacés sont menacés de disparition"² Il est regrettable que l'histoire de l'humanité ne soit que celle d'un long massacre. Assassinat de tout ce qui court, rampe ou vole.

Tous les vices ci-dessus résultent d'un leitmotiv au fond du coeur humain qui s'appelle égoïsme. La Fontaine essaie quand même de proposer un remède, c'est-à-dire la moralité, qui est l'âme de la fable. Par là, le poète indique non seulement les côtés noirs de l'homme, mais aussi suggère une issue. Pour empêcher l'homme d'être trop égoïste, le fabuliste nous recommande de nous entr'aider: "Il se faut entr'aider; c'est la loi de la nature."³ D'une façon identique, il nous conseille d'avoir de la sympathie pour les misérables au lieu de les dédaigner "car qui peut s'assurer d'être toujours heureux"⁴. Au sujet de l'ingratitude, La Fontaine nous conseille une **qualité** morale: la reconnaissance. Soyons reconnaissants d'une pensée délicate, d'un service rendu, d'un bon procédé comme la fourmi dans la fable "La colombe et la fourmi"⁵. Celle-ci n'a pas

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 307

² Pierre Bornecque, Fables: La Fontaine (Paris: Hatier, 1979), p. 32

³ Groos et Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I, p. 207

⁴ Ibid., p. 127

⁵ Ibid., p. 61

été ingrate envers la colombe qui lui avait jeté un brin d'herbe en voyant la fourmi menacée de périr noyée. Au moment où la colombe, à son tour, va recevoir une flèche mortelle, la fourmi pique le tireur au talon et donne ainsi à sa protectrice le temps de s'enfuir. De même, dans "Le lion et le rat",¹ le rat a été reconnaissant envers le lion qui avait épargné sa vie; il l'a délivré en rongant les mailles du filet. La Fontaine est bien un moraliste.

L'égoïsme joue chez l'homme un rôle dominant. Il contribue à former un être insatiable qui désire sans borne tout ce qui le rend supérieur aux autres et ces désirs lui font perdre la raison. Dans ce cas, l'homme n'est pas différent des animaux dans le sens qu'il ne peut se maîtriser et tombe esclave des illusions. Il est **pris** dans le piège des faussetés. Celles-ci se manifestent sous les apparences trompeuses et les chimères. Nous **expliquerons** aussi les trois "folies universelles" de l'homme: la cupidité, la vanité et l'ambition. C'est une grande ignorance de se soumettre à l'empire des désirs qui enlaidit la vie. Malheureusement, en tant qu'êtres humains, nous sommes si faibles que nous ne pouvons résister.

Comment n'être pas séduit par les apparences, trompé par l'éclat extérieur? Nous sommes dupes de tout ce qui reluit à nos yeux parce que nous sommes crédules comme cet âne dans la fable intitulée "le Renard et le buste"²

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.60

² Ibid., p.105

Les grands pour la plupart sont masques de théâtre
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit¹

L'âne, c'est la foule admirant sans comprendre. Un habit de luxe, un bel équipage, une belle demeure, une nombreuse domesticité, de grands noms sont pour nous les symboles d'une supériorité à laquelle sont dévolus le respect et les hommages. Bien souvent, la nullité de l'esprit et le vide du coeur sont recouverts par ces élégances et par ces belles manières.

A part sa crédulité, parfois, l'homme s'enfuit de la réalité cruelle de la vie et du monde en se nourrissant de chimères. La fable "la laitière et le pot au lait"² apporte la preuve la plus nette de ce fond de la nature humaine propre à l'homme de tous les temps. Si nous nous laissons aller à des rêves, nous connaissons une cruelle désillusion comme le protagoniste de cette histoire.

Perrette, la laitière portant un pot au lait sur sa tête, entend arriver le plus tôt possible à la ville pour le vendre. Ce jour-là, elle a mis un cotillon simple et des souliers plats afin d'être plus agile et d'arriver au plus tôt. En marchant, elle rêve d'acheter, après la vente du lait, un cent d'oeufs, des poussins, un cochon, une vache et puis un veau. Ses rêves s'enchaînent et lui apparaissent, par une progression naturelle, de plus en plus vraisemblables. Perdue dans ses chimères, elle fait un bond, et le lait tombe. Ce mouvement fatal tourne à la catastrophe et ramène Perrette à la triste réalité: le lait est perdu -

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 105

² Ibid., p. 168

Quel esprit ne bat la campagne?
 Qui ne fait château en Espagne?
 Pichrocole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous
 Autant les sages que les fous
 Chacun songe en veillant ¹

La chimère de Perrette n'est-elle pas semblable à celles de la Fontaine, aux nôtres? Le fabuliste nous incite à reconnaître dans cette fable que la laitière comme les rois, les sages comme les fous, enfin tous et le poète lui-même aussi bien que nous sont plus ou moins l'esclave des chimères.

Mais la crédulité et les rêves ne sont pas aussi dangereux que les folies car celles-ci sont toujours une source de malheur, de torture et de discorde dans la vie humaine. Elles sont infernales en ce sens qu'elles nous poussent à nous battre, à nous entre-déchirer sans cesse et nous mènent à la mort. Débutons tout d'abord avec notre première folie universelle.

Bien que l'on dise que l'argent ne fasse pas le bonheur, l'homme de tous temps en est avide. Il pense qu'avec l'argent, il peut tout acheter aussi bien l'accessoire que l'essentiel. En outre, c'est la cupidité qui fait naître deux espèces de vices conjugués: la convoitise et l'avarice que La Fontaine a le plus violemment stigmatisées dans ses fables. Ces deux vices à la fois se ressemblent et diffèrent. Leur ressemblance en est qu'ils prennent source dans l'amour de l'argent, la mère de tous les vices. Au contraire, leur différence est que l'homme envieux aspire au bien d'autrui pour en jouir sans retenue alors que l'avare entasse pour le seul plaisir d'accumuler. La Fontaine en traite comme du même thème. Nous ferons de même en nous

¹ René Groos et Jacques Shiffrein, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 169

appuyant sur quelques fables des plus instructives telles "le loup et le chasseur"¹ "la poule aux oeufs d'or"² et "le trésor et les deux hommes"³

Dans "le loup et le chasseur", La Fontaine commence sa fable avec une violente attaque contre ces vices sordides:

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?⁴

Après cette invective, le poète va développer son idée avec toutes les ressources de son art et de sa maîtrise. Grâce à son arbalète, un chasseur a abattu un daim et un faon. Pour le commun des hommes, c'était un résultat satisfaisant. Tout de suite survient un sanglier, monstre énorme et superbe. Tâche plus dangereuse mais il abat l'animal:

C'était assez de biens. Mais quoi? Rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquête⁵

A ce tableau de chasse, le chasseur cupide veut encore ajouter une perdrix, "surcroît chétif aux autres têtes"⁶ Avant d'expirer, dans un suprême sursaut, le sanglier éventre le chasseur:

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple⁷

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine: Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.213

² Ibid., p.125

³ Ibid., p.233

⁴ Ibid., p.213

⁵ Ibid., p.214

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

A la mort du chasseur arrive un loup sur cette scène jonchée de quatre cadavres. Que de provisions inespérées à sa disposition! La faim tiraille son estomac. Pourtant, il avise la corde de l'arc qui ne peut être que de vrai boyau. "Mais il devient un nouveau mort en se **jetant** sur l'arc qui se détend et fait de la sagette"¹ Enfin, il a les boyaux percés. La Fontaine donne à la fin de la fable la morale suivante:

Témoin ces deux gloutons **punis** d'un sort commun
 La convoitise perdit l'un
 L'autre périt par l'avarice ²

Le fabuliste revient encore à ce thème dans "La poule aux oeufs d'or"³ qui explicite l'insatiable désir de posséder de l'homme qui ne sait se contenter de ce qu'il a. Une poule pondait tous les jours un oeuf d'or à son maître. Il est si cupide qu'il la mit à mort, croyant qu'elle renfermait dans son corps une grande quantité d'or. Mais le "convoiteux" est bien étonné de n'y rien trouver. Ainsi perd-il le plus précieux de ses biens par sa propre folie. Par cette fable, le poète nous avertit: "L'avarice perd tout en voulant tout gagner"⁴

Cette folie d'argent est si grave qu'elle peut conduire l'homme avare à la mort. "Le trésor et les deux hommes" est une histoire burlesque. Un miséreux n'ayant plus ni crédit ni ressource et n'ayant nul part où loger décide de se pendre. En plantant un gros clou, il défonce un vieux mur et découvre un trésor. Oubliant complètement son projet de suicide, notre désespéré le ramasse et l'emporte. Pendant qu'il se retire:

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine:Oeuvres Complètes I (Paris:Gallimard, 1979), p.214

² Ibid.

³ Ibid., p.125

⁴ Ibid.

"L'homme au trésor arrive et trouve son argent absent"¹

Ne pouvant survivre à cette catastrophe, le vrai possesseur profita du clou et du cordeau de l'autre pour mettre fin à ses jours, si bien que le trésor changea de propriétaire. La Fontaine termine cette fable en soulignant:

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs
Thésaurisant pour les voleurs²

Outre l'avidité, l'homme se laisse prendre par la vanité, à laquelle nul n'est insensible. La vanité diffère, en effet, de l'orgueil. Si celui-ci donne de soi une opinion exagérée, il peut pousser à faire des grandes choses; tandis que la vanité, facilement puérole, nous diminue au lieu de nous élever.

"Le mulet se vantant de sa généalogie"³ est l'histoire d'un mulet entiché de ses quartiers de noblesse; sa mère, la jument, est célèbre par son origine et par ses prouesses. Il en parle sans arrêt et oublie que son père n'est qu'un âne. Mais il est forcé de s'en souvenir car

Etant devenu vieux, on le mit au moulin⁴
Son père l'âne alors lui revint en mémoire

L'éléphant dans la fable "l'éléphant et le singe de Jupiter"⁵ n'est pas moins vaniteux. Ayant avec le rhinocéros une querelle de préséance, il s'imagine que l'Olympe a les yeux fixés sur lui. Pour le détromper, il faut que le singe de Jupiter vienne lui dire combien l'on s'occupe peu de son affaire:

¹ René Groos et Jacques Shiffrin. La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.233

² Ibid.

³ Ibid., p.138

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p.310

Nous avons soin de tout; et quant à votre affaire
On n'en dit rien encore dans le conseil des dieux
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux ¹

"L'âne portant des reliques"² est dupe des mêmes illusions.
Il se croit l'objet d'un culte. Il est si vaniteux par nature
qu'il reçoit comme sien de l'encens. Mais quelqu'un vit l'erreur
et lui dit:

Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend
Et que la gloire en est due³

Plus encore que l'exemple de l'humiliation de cet âne,
La Fontaine nous donne une autre leçon, aux conséquences plus
graves encore: la vanité nous conduit à la mort comme la tortue
se croyant reine dans la fable "La tortue et les deux canards".
Faute pour la vie sédentaire, celle-ci veut faire un voyage
malgré tout. Deux canards se proposent de l'aider et trouvent
un moyen de transporter la voyageuse. Ignorant leur recomman-
dation, la tortue vaniteuse lâche le bâton porté par les canards
dès qu'elle s'entend saluer comme la Reine des tortues. La
vanité la fait tomber. Elle s'écrase sur le sol et expire aux
pieds des témoins qui la louaient:

Miracle, criait-on: venez-voir dans les nues
Passer la reine des tortues
La reine! Vraiment oui. Je la suis en effet,
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents
Elle tombe⁴

¹ René Groos et Jacques Shiffrin. La Fontaine: Œuvres
Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 310

² Ibid., p. 126

³ Ibid.

⁴ Ibid., p. 246

Tel est l'effet mortel de la vanité qui nous aveugle et nous cache la réalité. Plus nous sommes contents de nous, moins nous disposons les autres en notre faveur. La vanité irrite; le moindre mal qu'elle puisse nous causer, c'est de faire rire à nos dépens.

Plus intense et hasardeuse encore que la vanité est l'ambition. Ce vice est figé dans la nature humaine sans aucun espoir de pouvoir l'en déraciner car "qui n'a dans la tête un petit grain d'ambition"¹ Combien ne voyons-nous pas de personnages s'enfler comme la grenouille pour rivaliser de luxe et d'importance avec de plus riches et de plus puissants! Ne nous enflons donc ni comme "la grenouille qui se veut faire aussi grosse que le boeuf"², ni comme la plupart des ambitieux. Sachons reconnaître nos limites.

Voyant un boeuf, une grenouille admire sa grosseur. Elle se mit alors à s'enfler afin de se rendre égale à lui. Si tant est qu'elle en crève. Des ambitions trop hautes sont fatales. Hélas! loin d'y renoncer.

Le monde est plein des gens qui ne sont pas plus sages
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs
 Tout petit prince a des ambassadeurs
 Tout marquis veut avoir des pages³

¹ René Groos et Jacques Shiffrin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.254

² Ibid., p.32

³ Ibid., p.33

L'égoïsme tyrannise la raison de l'homme au point qu'il devient l'esclave des apparences et des illusions. Mais ce qui rend l'homme l'être plus pitoyable au monde, c'est qu'il succombe à ses mauvais instincts. Tant que sa nature incorrigible reprend ses droits, ces vices existeront aussi longtemps que l'humanité elle-même. Son culte du moi le rend stupide, crédule et incapable de s'améliorer. Nous retrouvons donc à tous les siècles, même à l'époque moderne, l'homme de La Fontaine parce qu'il a peint dans ses oeuvres l'être humain intemporel et universel. Nous étudions les fables suivantes dans l'espoir qu'elles nous aideront à mieux comprendre la nature de notre espèce humaine.

La Fontaine insiste sur le fait que nous sommes crédules. Comme ce loup et ce renard qui prennent leurs désirs pour des réalités. Les deux animaux dans la fable "Le loup et le renard"¹ sont pareils aux hommes qui ne voient aucune entrave à leurs appétits. C'est ce qui explique que quand l'un d'eux veut quelque chose, son désir aveugle lui fait perdre le contrôle de lui-même. Sa nature capricieuse le domine comme ce renard qui prend l'image de la pleine lune pour un vaste fromage. C'est simplement parce qu'il désire en manger. A cause de cette avidité, il tombe dans un puits sans pouvoir en sortir. Plus tard, un loup commet la même erreur. Ce loup et ce renard sont-ils différents de nous quand nous nous laissons prendre par nos désirs? La pleine lune que ces deux animaux prennent pour fromage n'est-elle pas semblable au succès de la vie tant cherché par tout le monde?

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 271

Généralement, c'est sa complaisance pour lui-même qui conduit l'homme à être la victime de ses aspirations. La Fontaine nous fait comprendre cette hypothèse qui existe non seulement dans les fables "L'homme et son image"¹ et "La besace"², mais aussi dans la mythologie grecque par l'exposé du cas de Narcisse. Cet homme décrit par le fabuliste s'éprend aveuglément de ses charmes. Il va jusqu'à se juger le plus beau du monde en accusant tous les miroirs d'être faux. En ce sens, il est victime du culte de son moi. Mais il y a pire: cet homme qui n'ose pas accepter sa propre image dans un miroir ressemble à celui qui fait semblant de ne pas voir ses vices et ses défauts. Pourrions-nous estimer que cette réalité douloureuse est pour beaucoup dans la tragédie humaine?

Ce culte tragique le pousse à se concentrer sur ses bons côtés en dépit de tout. Finalement, cet homme se voit tel qu'il est un jour dans un miroir privilégié, c'est-à-dire l'eau dormante d'un canal:

Il s'y voit; il se fâche et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine ³

Ce miroir montre ici comment par nature l'homme nie ses défauts. Par ailleurs, il dénonce les vices des autres comme les animaux de la fable "La besace" dans laquelle chacun se déclare satisfait pour son compte. Et à l'extrême opposé, dame fourmi trouve le ciron trop petit. La Fontaine souligne que notre espèce humaine, va plus loin encore car:

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.40

² Ibid., p.36

³ Ibid., p.40



Lynx envers nos pareils et taupes envers nous
Nous nous pardonnons tout et rien aux autres hommes ¹
On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain

Cette idée est bien illustrée par le proverbe disant qu' "On voit la paille dans l'oeil du voisin et ne voit pas la poutre dans le sien"²

Accablés par les vices dénoncés par La Fontaine, l'homme est pitoyable car il ne peut même pas s'en corriger. C'est un fait désespérant de l'humanité entière. Il faut prendre les hommes comme ils sont. Tâchons de n'être ni victimes, ni dupes; mais n'espérons pas réformer le genre humain et supportons ce que nous ne pouvons empêcher. Il est vrai sans doute que le naturel a une force irrésistible. Nous ne pouvons plus rien lorsqu'il est confirmé par le temps et l'habitude. De même, il nous est difficile de nous améliorer car nous retombons sans cesse dans nos défauts. La Fontaine fait la remarque sur cette vérité dans "la chatte métamorphosée en femme"³ et dans "Le loup et le renard"⁴ avec une nuance plus profonde dans la seconde fable.

Dans la première, un homme trouve sa chatte belle et délicate. Il finit par croire **que cet animal est sa nouvelle épouse**. Conservant son instinct, celle-ci quitte enfin le lit conjugal:

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.36

² Paul Robert, Le Petit Robert (Paris: SNL, 1972), p.1367

³ Groos et Shiffirin, La Fontaine : Oeuvres Complètes I, p.67

⁴ Ibid ., p.294

Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
 Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés
 Aussitôt la femme est sur pieds
 Elle manqua son aventure (. . .)
 Quelque chose qu'on puisse faire,
 On ne saurait le réformer
 Coups de fourche ni d'étrivières
 Ne lui font changer de manières

La femme chatte cède au pouvoir du l'instinct naturel
 qui signifie l'échec de son effort à changer.

Plus véhément que l'exemple de la chatte, La Fontaine
 développe son idée dans "le loup et le renard"² en indiquant le
 fait que l'éducation même est finalement impuissante à vaincre
 la nature innée de l'homme. Cela veut dire que les progrès du
 système d'éducation ne **peuvent** améliorer la condition désespérante
 de l'être humain. C'est comme dans le cas du renard qui voudrait
 devenir loup. Il est fort bien instruit par un autre loup qui
 lui donne des leçons et le pelage d'un des siens. A la fin de
 l'histoire, entendant chanter un coq, ce faux loup bien éduqué
 oublie les leçons et les brebis:

Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla
 Jetant bas sa robe de classe
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent
 Et courant d'un pas diligent (. . .)
 Prétendre ainsi changer est une illusion³

Défions-nous donc des natures foncièrement mauvaises que rien
 ne peut corriger. Ne faisons aucune confiance à ceux dont les
 apparences peuvent changer mais qui resteront toujours ce qu'ils
 sont.

¹ René Groos et Jacques Shiffirin, La Fontaine : Oeuvres
 Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p. 67

² Ibid., p. 294

³ Ibid., p. 295

Suivant cette démarche de pensée, le fabuliste arrive à une conclusion définitive: la nature humaine est absolument incorrigible. Nous venons de nous faire une idée claire de la difficulté avec laquelle se remontent les mauvaises penes. En tant qu'homme, nous ne pouvons dépasser la force du naturel acquis. Chez tout individu, les défauts plus ou moins graves ne peuvent être corrigés. Ils sont indéracinables car chacun en a auxquels toujours il revient.

La fable intitulée "Le chat et le rat"¹ nous confirme cette constatation ci-dessus. Le chat dans cette histoire rassemble à l'homme dont le naturel est irrémédiable. Ne voyant pas le filet, le chat y tombe. Il demande du secours au rat. Celui-ci décide de délivrer son ennemi car le danger le menace de toutes parts: une belette près de son trou et un hibou perché au-dessus. Plus tard, quand tous les deux se rencontrent le chat invite le rat à s'embrasser. Se défiant de la nature agressive de son adversaire, le rat répond:

(. . .) penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance?²

Quant aux hommes, qui peut oublier les deux grandes tragédies qu'ils ont déjà fait maître dans l'histoire: les deux guerres mondiales dans notre ère? Qui peut assurer que la troisième n'aura pas lieu aussi longtemps que sa nature ne changera pas?

¹ René Groos et Jacques Shiffrin. La Fontaine : Oeuvres Complètes I (Paris: Gallimard, 1979), p.208

² Ibid., p.209

Il résulte des vices fondamentaux décrits par La Fontaine que sa vision pessimiste à propos de l'homme dans les Fables est difficilement contestable. Nous trouvons que l'opinion du fabuliste est raisonnable car il voit les hommes tels qu'ils sont, non pas tels qu'ils **devraient** être comme les écrivains idéalistes. La Fontaine ne conserve pas plus d'illusions sur la nature humaine que La Bruyère ou Pascal. Le fabuliste n'exagère pas ce qu'il a vraiment vu. Quoiqu'il en soit, le pessimisme de La Fontaine n'est pas aussi accablant que celui du duc de la Rochefoucauld qui considère les hommes "dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché"¹ La Rochefoucauld ne voit que l'emprise de l'amour-propre sur l'âme humaine. Les conséquences en sont que "depuis trois ou quatre ans, à peine (l') a-t-on vu rire trois ou quatre fois"² Contrairement à cet écrivain déçu, La Fontaine ne se laisse pas obséder par cette vision noire qui ne lui donne aucune joie. Le fabuliste tente de nous pousser vers la sagesse; par elle, nous pouvons atténuer nos vices et adoucir notre vie par le pardon, trouver le bonheur dans l'amitié et le savoir-vivre, dont nous traiterons ensuite.

¹ André Lagarde et Laurent Michard, XVII^e siècle (Paris: Bordas, 1970), p.350

² Ibid., p.349